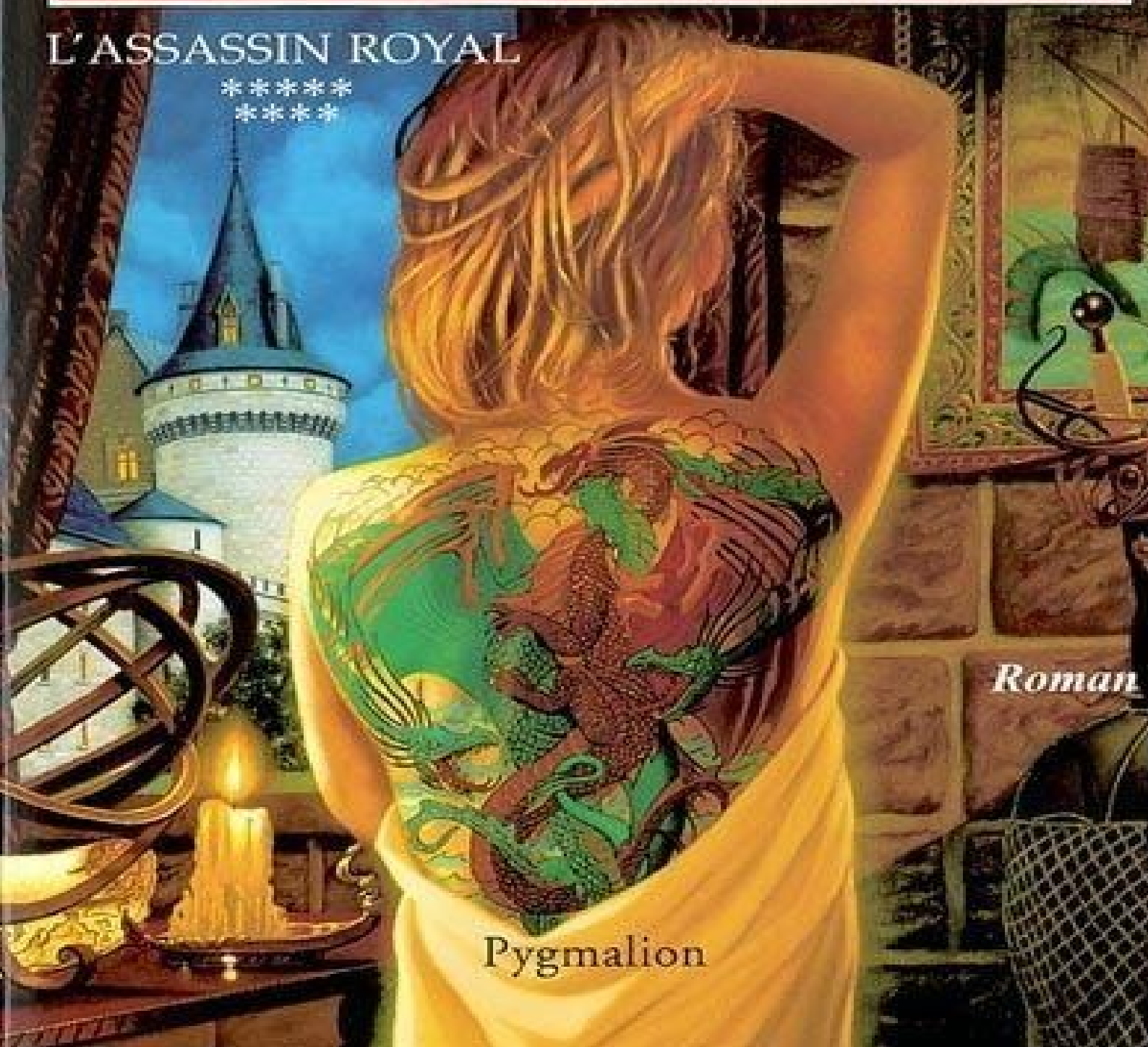


ROBIN HOBB
LES SECRETS
DE
CASTELCERF

L'ASSASSIN ROYAL



Roman

Pygmalion

LES SECRETS DE CASTELCERF

L'Assassin Royal

roman



Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré

Titre original :
GOLDEN FOOL (The Tawny Man - Livre II)

(première partie)

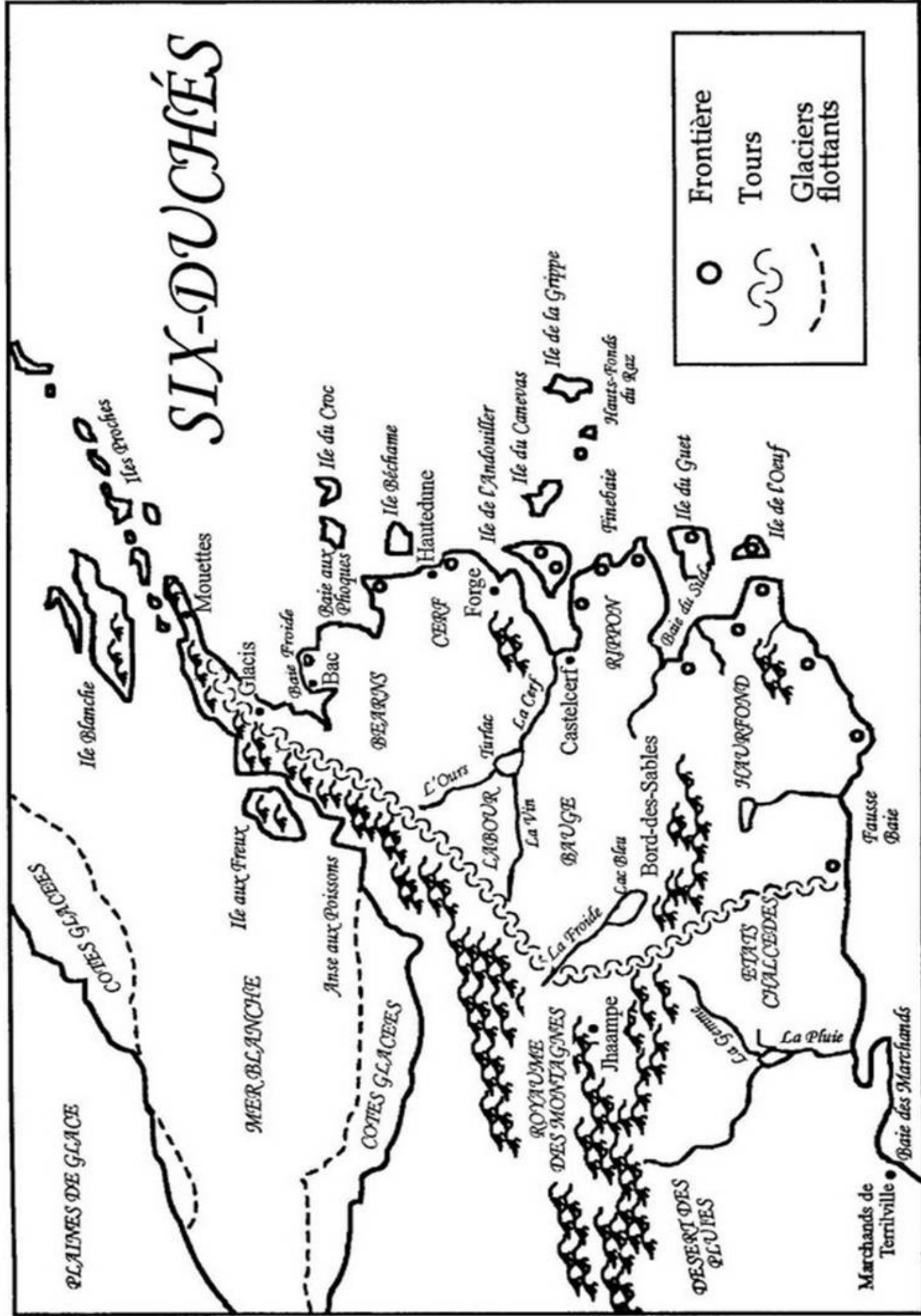
Note de l'éditeur

Dans ce nouveau volume des aventures de Fitz, Robin Hobb introduit de nouveaux personnages que ses lecteurs les plus fidèles reconnaîtront aisément : ils sortent tout droit de la série des Aventuriers de la mer. Ainsi parvient-elle, en faisant converger ses deux séries, à accroître la dimension de son œuvre. Nous rappelons donc aux lecteurs qui voudraient connaître en détail l'histoire et le passé de ces nouveaux personnages que la série des Aventuriers de la mer est disponible chez Pygmalion.

© 2003, Robin Hobb
© 2003 Editions Flammarion, département Pygmalion pour l'édition en langue française

ISBN 2-85704-838-6

SIX-DUCHÉS



Prologue

PEINES

La disparition d'un compagnon de Vif est une douleur difficile à expliquer à un être profane. Celui qui évoque la mort d'une bête en disant : «Ce n'était qu'un chien» ; celui-là ne comprendra jamais ; d'autres, plus compatissants, perçoivent cet événement comme la perte d'un animal aimé ; pourtant, même ceux qui déclarent : «Ce doit être comme voir mourir son enfant ou son épouse » ne voient qu'une facette du prix à payer. Perdre la créature à laquelle on a été lié, c'est plus que perdre un ami ou une personne aimée ; pour moi, ce fut l'amputation brutale de la moitié de mon corps. Ma vue baissa, les aliments privés soudain de saveur n'excitèrent plus mon appétit, les sons me parvinrent assourdis et...

*

Le manuscrit, commencé bien des années plus tôt, s'achève là, parsemé de taches d'encre et des marques de mes coups de plume rageurs. Je me rappelle l'instant où je me suis rendu compte que mon récit avait insensiblement glissé de généralités à la description de ma peine personnelle. Les faux plis du parchemin témoignent du piétinement que je lui ai fait subir après l'avoir jeté par terre. L'étonnant est que je me sois contenté de l'écartier au lieu de le mettre au feu. J'ignore qui, saisi de pitié devant son état lamentable, l'a rangé dans mon casier à manuscrits ; peut-être Lourd, alors qu'il accomplissait ses tâches à sa façon méthodique où n'entre pas une once de réflexion. Pour ma part, je ne vois rien à sauver dans ce texte.

La plupart de mes tentatives d'écriture ont connu ce sort. Trop souvent, j'ai commencé à rédiger une histoire des Six-Duchés pour la voir dévier sur celle de ma vie ; partant d'un exposé sur les simples, ma plume s'égarait dans les traitements des troubles de l'Art ; mes études sur les Prophètes blancs s'appesantissaient exagérément sur leurs relations avec leurs catalyseurs. J'ignore si c'est par vanité que mes pensées se tournent toujours vers ma propre personne, ou bien si l'écriture constitue pour moi un pauvre moyen de m'expliquer mon existence à moi-même. Les années sont passées, pleines de virages et de tournants, et chaque soir je persiste à prendre la plume pour écrire ; je m'évertue encore à essayer de comprendre qui je suis ; je continue de me promettre : «La prochaine fois, je ferai mieux », dans ma certitude orgueilleuse et typiquement humaine qu'il me sera offert une prochaine fois.

Pourtant, je n'ai pas réagi ainsi à la mort d'Œil-de-Nuit ; je ne me suis pas juré de me lier à un autre compagnon et de faire mieux avec lui. Pareille idée

m'aurait semblé une trahison. La disparition d'Œil-de-Nuit me laissait éviscéré j'errai blessé dans ma vie pendant les jours qui suivirent sans prendre la mesure de la mutilation que je venais de subir. J'étais semblable à ces gens à qui on a tranché une jambe et qui se plaignent de démangeaisons dans leur membre disparu ; ces fausses sensations distraient leur esprit de l'idée insupportable qu'ils vont devoir poursuivre leur vie à cloche-pied. De même, l'immédiateté du chagrin que me causait la mort du loup me dissimulait l'étendue des dégâts que j'avais subis. L'esprit confus, je confondais ma douleur et la disparition de mon compagnon, alors que l'une n'était que le symptôme de l'autre.

Curieusement, ce fut pour moi une seconde entrée en majorité ; il ne s'agissait pas cette fois de la venue de l'âge adulte, mais d'une lente prise de conscience de moi-même en tant qu'individu. Les circonstances m'avaient replongé dans les intrigues de la cour de Castelcerf, j'avais l'amitié du fou et d'Umbre, je me trouvais à l'orée d'une véritable relation avec Jinna, la sorcière des haies ; mon garçon, Heur, s'était lancé bille en tête à la fois dans son apprentissage et dans une aventure amoureuse, et paraissait ménager tant bien que mal la chèvre et le chou ; le jeune prince Devoir, dont les fiançailles avec la narcheska outrîlienne allaient bientôt être célébrées, m'avait choisi comme mentor - non seulement comme enseignant de l'Art et du Vif, mais aussi comme guide pour l'aider à franchir les rapides qui mènent de l'adolescence à l'âge d'homme. Il ne manquait pas autour de moi de gens qui m'aimaient ni de personnes que je chérissais profondément, et, malgré tout, je me sentais plus seul que jamais.

Et le plus étrange était que cet isolement était de mon choix, comme je m'en rendis compte peu à peu.

Œil-de-Nuit était irremplaçable ; il avait opéré un grand changement en moi au cours des années que nous avons partagées. Il n'était pas la moitié de moi-même ; ensemble, nous formions un tout. Même quand Heur avait fait irruption dans notre vie, nous l'avions considéré comme un petit dont on nous confiait la responsabilité, et c'était l'unité du loup et de moi qui prenait les décisions. Nous fonctionnions en association. Œil-de-Nuit disparu, il ne me paraissait pas possible de retrouver pareil arrangement avec quiconque, homme ou animal.

Quand j'étais enfant et que je passais des après-midi auprès de Patience et de Brodette, sa dame de compagnie, il m'arrivait souvent d'entendre les jugements tranchés qu'elles portaient sur les courtisans, et elles partageaient une idée préconçue : passé sa trentième année, l'homme ou la femme qui ne s'est pas marié a toutes les chances de rester définitivement célibataire. « Il est trop ancré dans ses habitudes, déclarait Patience en apprenant que quelque seigneur grisonnant faisait la cour à une jeune fille. Il se laisse étourdir par le printemps mais elle va vite s'apercevoir qu'il n'y a pas de place pour elle dans sa vie ; il y a trop longtemps qu'il n'a de comptes à rendre à personne. »

Et c'était ainsi que, très lentement, je commençais à me percevoir. Je me sentais souvent seul ; mon Vif, je le savais, se tendait en quête d'un compagnon mais cette solitude et cette recherche n'étaient que des réflexes, pareils aux tressaillements qui agitent un membre qu'on vient d'amputer. Aucune créature

humaine ou animale, ne pourrait jamais combler l'abîme qu'Œil-de-Nuit avait laissé dans ma vie.

J'avais fait part de mes réflexions au fou lors d'un de nos rares moments d'intimité sur la route qui nous ramenait à Castelcerf. Cette nuit-là, nous étions campés au bord du chemin, et j'avais laissé mon ami en compagnie du prince Devoir et de Laurier, la grand'veneuse royale, serrés devant le feu, essayant de s'accommoder du froid de la nuit et des vivres en quantité limitée. Le prince se montrait taciturne et morose, en proie à la souffrance de la mort récente de son marguet de lien, et me trouver près de lui équivalait à exposer une brûlure fraîche à la chaleur d'une flamme : cela réveillait de façon cuisante ma propre douleur. J'avais donc pris comme prétexte d'aller chercher du bois pour le feu pour m'isoler du groupe.

L'hiver annonçait son arrivée par une soirée sombre et glacée. Le monde indistinct avait perdu toute couleur et, loin de la lumière du feu, je me mis à essayer de trouver des branches mortes à tâtons, aveugle comme une taupe ; j'en finis par renoncer et m'assis sur une pierre au bord du ruisseau en attendant que mes yeux s'adaptent à l'obscurité. Mais, à me sentir seul, cerné par le froid, j'en perdais courage : chercher du bois me parut une tâche insurmontable, et toute action me sembla vaine. Je restai sur ma pierre, les yeux ouverts mais sans rien voir, et j'écoutai le bruit de l'eau en laissant la nuit m'emplir de ses ténèbres.

Le fou me rejoignit, sans faire le moindre bruit malgré l'obscurité. Il s'assit par terre et nous nous tîmes pendant un moment ; puis il tendit le bras, posa une main sur mon épaule et dit : « J'aimerais connaître un moyen d'apaiser ta douleur. »

Il dut sentir lui-même l'inutilité de cette déclaration, car il n'ajouta rien. Peut-être le fantôme d'Œil-de-Nuit me reprocha-t-il le silence maussade que j'observais devant notre ami ; en tout cas, je finis par chercher les mots qui nous reliaient au-delà du noir de la nuit. « C'est comme une blessure, fou. Avec le temps, elle se guérira mais tous les souhaits du monde n'accéléreront pas le processus ; même si j'avais la possibilité de chasser la souffrance, grâce à une herbe ou un alcool qui m'insensibiliserait, je refuserais cette solution. Rien n'allégera en rien sa mort et tout ce que je puis espérer, c'est parvenir à m'habituer à la solitude. »

En dépit de ma bonne volonté, mes paroles sonnaient comme une rebuffade. Mais, pis encore, elles donnaient l'impression que je m'apitoyais sur mon sort, et il eût été tout à l'honneur de mon ami de ne pas en avoir pris ombrage. Il se leva simplement d'un mouvement gracieux. « Je te laisse, alors. Si tu préfères porter seul le fardeau de ton affliction, je respecte ton choix ; ce n'est pas le meilleur, à mon avis, mais je le respecte. » Il se tut et poussa un petit soupir. « Je viens de m'aviser d'une chose : je suis venu te retrouver parce que je sais que tu souffres et je voulais que tu le saches ; non parce que j'étais capable de t'en guérir, mais pour te dire que je partage cette peine par le biais de notre lien. Il y a un certain égoïsme dans cette démarche, je le crains - je parle de ma volonté de t'annoncer mon sentiment. Un fardeau partagé n'est pas seulement plus léger ; il peut aussi créer un lien entre ceux qui se le répartissent. De cette façon, nul n'est obligé de le porter seul. »

Je sentis que ses paroles renfermaient un germe de sagesse, un germe que je me fallait inspecter, mais j'étais trop las et trop anéanti pour me mettre à sa recherche. «Je ne vais pas tarder à revenir près du feu », dis-je, et le fou comprit que je le congédiais. Il ôta sa main de mon épaule et s'en alla.

C'est plus tard seulement, en repensant à ses propos, que j'en saisis le sens. C'était moi qui avais voulu rester seul ; ce n'était pas la conséquence inéluctable de la mort du loup, ni même une décision mûrement réfléchie. J'enlaçais ma solitude à pleins bras, je courtais ma souffrance ; ce n'était pas la première fois que je choisissais cette voie.

Je maniai cette pensée avec précaution, car elle était assez tranchante pour me tuer. C'était moi qui avais choisi de passer des années seul avec Heur dans ma chaumine ; personne ne m'avait imposé cet exil. De façon ironique, cet isolement résultait de la réalisation d'un souhait que j'avais souvent exprimé : durant toute ma jeunesse, j'avais affirmé que mon vœu le plus cher était de mener une existence où je serais libre de mes choix, sans avoir à tenir compte des «devoirs» de ma naissance et de ma position, et c'est seulement quand le destin me l'avait accordé que j'en avais compris le coût. Certes, je pouvais me décharger de toute responsabilité envers les autres et vivre ma vie sans me préoccuper d'eux, mais à la condition de me couper entièrement d'eux. Pas question d'avoir le beurre et l'argent du beurre : appartenir à une famille ou, plus largement, à une communauté, c'est avoir des devoirs et des responsabilités, c'est être tenu par les règles du groupe. J'avais vécu à l'écart pendant quelque temps, et je voyais au présent que je l'avais décidé seul. J'avais choisi de renoncer à mes obligations envers ma famille et d'accepter la solitude comme prix à payer ; à l'époque, j'étais persuadé que ce rôle m'avait été imposé par le destin, tout comme, alors que je choisissais à nouveau l'isolement, je tentais de me convaincre que je suivais simplement le chemin inévitable que le sort m'avait tracé.

Reconnaître qu'on est l'auteur de son propre isolement n'y porte pas remède, mais c'est un premier pas vers la constatation que son sort n'est pas inéluctable et que le choix qu'on a fait n'est pas irrévocable.

LES PRINCE-PIE

Les Fidèles du prince Pie avaient toujours prétendu ne chercher qu'à délivrer les vifiens des Six-Duchés des persécutions dont ils étaient victimes depuis des générations, mais cette revendication n'était rien d'autre qu'un mensonge et une ruse ingénieuse. Les Pie voulaient le pouvoir, et ils visaient à contraindre tous les vifiens du royaume à constituer une force unie capable de se soulever pour prendre les rênes de la monarchie et porter leurs propres membres à la tête des Six-Duchés. Une de leurs tromperies consistait à répéter que tous les rois, depuis l'abdication de Chevalerie, n'étaient que des usurpateurs, et qu'on avait à tort présenté le bâtard FitzChevalerie Loinvoyant comme un obstacle à l'accession de son père au trône. Défiant tout sens commun, des légendes proliféraient sur le « Bâtard cœur fidèle » sortant de la tombe pour servir le roi Vérité lors de sa quête, doté de pouvoirs qui haussaient FitzChevalerie au rang de demi-dieu ; c'est pour cette raison que le mouvement des Fidèles du prince Pie a aussi été connu sous l'appellation de Culte du Bâtard.

Ces affirmations grotesques avaient pour but de donner une sorte de légitimité à la volonté des Pie de renverser la dynastie des Loinvoyant et de placer un des leurs sur le Trône. A cette fin, ils se lancèrent dans une campagne astucieuse qui ne laissait aux vifiens que l'alternative suivante : ou bien ils ralliaient à la cause des Pie, ou bien on révélait qu'ils possédaient la magie des bêtes. Cette stratégie leur avait peut-être été inspirée par Keбал Paincru, chef des Outriliens lors de la guerre des Pirates rouges, car il se raconte qu'il se faisait obéir de ses hommes, non grâce à son charisme, mais par les repréailles dont il menaçait leurs proches et leurs propriétés s'ils refusaient de se plier à ses objectifs.

La « technique » des Pie était très simple : les familles qui portaient la souillure du Vif devaient se joindre à eux sous peine de se voir victimes d'accusations publiques qui débouchaient sur leur exécution. On dit qu'ils commençaient souvent par des attaques insidieuses sur la frange d'une famille influente : ils révélaient d'abord qu'un domestique ou un cousin de moindre fortune avait le Vif, tout en laissant entendre sans équivoque que, si le chef de la maison principale ne se pliait pas à leurs désirs, il connaîtrait un sort similaire.

Ce ne sont pas là les actes d'individus qui souhaitent mettre un terme à la persécution de leurs semblables, mais plutôt ceux d'une faction sans pitié décidée à gagner du pouvoir et qui pour cela n'hésite pas à soumettre son propre sang.

La conspiration des Fidèles du prince Pie, de ROVELL

La garde avait été relevée ; j'entendis la cloche et le cri rituel du veilleur de nuit malgré la tempête. La nuit venait officiellement de s'achever, nous nous acheminions vers le matin, et je me trouvais toujours chez Jinna, dans l'attente de son retour de Heur. La jeune femme et moi partagions la douce chaleur qu'elle nous dispensait son âtre ; sa nièce était rentrée un peu plus tôt et elle avait bavardé un moment avec nous avant d'aller se coucher. Jinna et moi passions le temps en nous alimentant le feu et en parlant de tout et de rien. La petite maison de la sorcière, derrière des haies était accueillante, son occupante hospitalière, et attendre mon garçon était devenu un prétexte pour satisfaire mon désir, qui était simplement de rester là sans rien dire.

La conversation avait été sporadique ; Jinna m'avait demandé comment s'était déroulée ma mission, et j'avais répliqué que cela regardait mon maître et non que je m'étais contenté de lui servir d'escorte. Pour atténuer la brusquerie de ma réponse, j'avais ajouté que sire Doré avait trouvé des plumes pour sa collection, et puis j'avais dévié sur Manoire ; entendre parler de ma jument n'intéressait pas vraiment mon hôtesse, mais elle m'avait aimablement écouté. Les moments se remplissaient agréablement l'espace entre nous.

En réalité, notre mission n'avait rien à voir avec les plumes, et c'était à moi qu'on l'avait confiée plus qu'au seigneur Doré. Ensemble, nous avions arraché le prince Devoir des griffes des Pie qui l'avaient fait prisonnier après avoir gagné son amitié, et nous l'avions ramené à Castelcerf sans qu'aucun noble se doute de son aventure. Ce soir, l'aristocratie des Six-Duchés festoyait et dansait, et le lendemain les fiançailles du prince et de la narcheska outrîlienne, Elliani, seraient solennellement scellées. Pour le témoin non averti, rien d'anormal n'était passé.

Rares seraient les personnes qui apprendraient jamais ce que cette apparence de continuité ininterrompue nous avait coûté, au prince et à moi : Marguet de Vif de Devoir s'était sacrifié pour lui, et j'avais perdu mon loup. Près de vingt années durant, Œil-de-Nuit avait été mon autre moi-même, le dépositaire de la moitié de mon âme, et aujourd'hui il n'était plus. C'était un changement dans ma vie aussi brutal et profond que l'extinction d'une lampe dans une pièce alors que l'obscurité est tombée ; je percevais son absence comme un objet concret, un fardeau dont le poids s'ajoutait à celui de mon chagrin ; les nuits étaient plus noires, nul ne surveillait plus mes arrières. Et pourtant je savais devoir continuer à vivre, et parfois je ressentais cela comme l'aspect de sa mort le plus difficile à supporter.

Je me ressaisis avant de me laisser aller à m'apitoyer excessivement sur mon sort ; je n'étais pas le seul à souffrir. Le prince n'avait été lié à sa marguette que brièvement, mais je le savais profondément meurtri. La relation qui se noue grâce au Vif entre un homme et un animal est complexe, et sa rupture n'a rien d'anodin ; pourtant, le jeune garçon avait dominé sa peine et rempli vaillamment ses devoirs de prince, même s'il avait la tête ailleurs. Moi, au moins,

je n'étais pas obligé d'affronter mes propres fiançailles le lendemain soir ; le prince, lui, s'était retrouvé plongé dans sa vie quotidienne dès notre retour à la veille dans l'après-midi. Ce soir, il devait banqueter, sourire, soutenir les conversations de ses voisins, recevoir leurs vœux de bonheur, danser, et paraître parfaitement satisfait du sort que le destin et sa mère lui imposaient. J'imaginai des lumières trop vives, une musique stridente, des rires et des bavardages bruyants, et je secouai la tête avec compassion.

« Pourquoi cette mine attristée, Tom ? »

La voix de Jinna rompit le fil de mes réflexions, et je m'aperçus que je n'avais plus rien dit depuis un long moment. J'inspirai profondément et trouvai un mensonge facile. « La tempête n'a pas l'air de vouloir se calmer ; je plains ceux qui doivent passer la nuit dehors, et je me réjouis de ne pas en faire partie.

— Et moi, j'ajoute que je me réjouis de la compagnie qu'elle me procure, dit-elle en souriant.

— Moi aussi », répondis-je gauchement.

Passer la nuit à bavarder tranquillement avec une femme amène était une expérience nouvelle pour moi. Le chat ronronnait sur mes genoux tandis que Jinna tricotait ; la lumière chaude du feu se reflétait sur ses boucles châtaines et faisait ressortir les taches de rousseur qui parsemaient son visage et ses avant-bras. Elle avait des traits agréables, sans réelle beauté, mais qui exprimaient le calme et la bonté. Notre conversation avait amplement divagué entre les plantes qu'elle avait employées pour la tisane et les morceaux de bois flottés qui donnaient parfois des flammes multicolores, en passant par nous-mêmes ; à cette occasion, j'avais appris qu'elle avait à peu près six ans de moins que mon âge véritable, et elle s'était montrée surprise quand j'avais prétendu avoir quarante-deux ans, soixante-sept de plus que je n'en avais vraiment vécu ; ces années supplémentaires faisaient partie de mon rôle de Tom Blaireau. J'avais pris plaisir à l'entendre déclarer qu'elle me croyait plus proche de son âge. Cependant, nous ne prêterions guère attention ni l'un ni l'autre aux propos que nous échangeions ; il régnait entre nous une intéressante petite tension alors que nous bavardions tranquillement devant le feu, une curiosité qui vibrait dans l'air comme la note d'une corde doucement pincée.

Avant de partir en mission avec sire Doré, j'avais passé une après-midi en compagnie de Jinna. Elle m'avait embrassé, sans un mot, sans déclaration enflammée ni protestation amoureuse. Il n'y avait eu que ce baiser, interrompu par le retour du marché de sa nièce ; et, à présent, nous ne savions ni l'un ni l'autre comment retourner au lieu où cet instant d'intimité avait été possible. Pour ma part, j'ignorais si je tenais vraiment à m'y risquer à nouveau ; je ne me sentais pas prêt pour un second baiser, ni surtout pour ce qui s'ensuivrait. Mon cœur était encore trop à vif. Pourtant, j'avais envie de me tenir là, près d'elle, devant le feu. Cela peut paraître contradictoire, et ça l'était peut-être. Je ne voulais pas des complications que des caresses amèneraient inévitablement, mais, dans le deuxième de mon Vif, je tirais du réconfort de la compagnie de Jinna.

Toutefois, ce n'était pas pour elle que je me trouvais chez elle ce soir-là : il fallait que je voie Heur, mon fils adoptif. Arrivé récemment à Bourg-de-Castelcer

il logeait chez Jinna, et je souhaitais m'assurer que son apprentissage chez Gindast, l'ébéniste, se passait bien. Je devais aussi lui annoncer la mort d'Œil-de-Nuit, aussi pénible cela fût-il. Autant que moi, le loup avait élevé le petit. Cependant, derrière la réticence que j'éprouvais à lui apprendre la nouvelle, j'en nourrissais l'espoir d'alléger ainsi le fardeau de ma peine, comme l'avait dit le forgeron. Avec Heur, je pourrais partager ma douleur, aussi égoïste que cela pût paraître. Depuis sept ans, il vivait avec moi en compagnie du loup. Si j'appartenais encore à quelqu'un, c'était à mon garçon, et j'avais besoin d'éprouver la réalité de ce lien.

« Encore un peu de tisane ? » demanda Jinna.

Je n'en avais nulle envie : nous en avions déjà bu trois bouilloires pleines et j'avais par deux fois visité ses latrines. Cependant, son offre avait pour but de me prévenir que je pouvais rester, si tard - ou si tôt - qu'il fût. Je répondis donc : « Oui, s'il vous plaît », et elle posa son tricot pour accomplir le rituel classique : tirer de l'eau fraîche du baril pour remplir la bouilloire, la suspendre au crochet et faire pivoter la tige pour la placer au-dessus du feu. Dehors, la tempête fit battre les volets dans une nouvelle crise de furie ; soudain, les coups ne furent plus ceux des éléments déchaînés, mais ceux de Heur qui frappait à la porte. « Jinna ? fit-il d'une voix mal maîtrisée. Vous êtes encore debout ? »

— Oui », répondit-elle. Elle se détourna de la bouilloire qu'elle mettait à chauffer. « Et tu as de la chance, sans quoi tu terminerais la nuit dans l'appentis avec ta ponette ! J'arrive. »

Comme elle tirait le loquet, je me levai en faisant glisser doucement le chat sur la terre.

Imbécile ! Le chat était à son aise ! se plaignit Fenouil en touchant le sol, mais le grand matou roux était trop abruti par la chaleur pour protester énergiquement ; il sauta sur le fauteuil de Jinna et s'y roula en boule sans daigner m'adresser un regard.

La tempête s'engouffra dans la maison en même temps que Heur lorsqu'il poussa la porte, et une bourrasque apporta de la pluie jusqu'au milieu de la pièce. « Holà ! Referme vite, mon garçon ! » dit Jinna alors que Heur entrait en trébuchant. Docilement, il repoussa le battant, le verrouilla, puis s'y adossa, tout dégouttant de pluie.

« Il fait un temps de chien, cette nuit », fit-il. Il arborait un sourire béat d'ivrogne, mais l'éclat de ses yeux n'était pas dû qu'à l'alcool : c'était l'amour qui brillait là, aussi évident que la pluie qui dégoulinait de sa chevelure aplatie sur son visage. Il lui fallut un moment pour s'apercevoir que je me trouvais là et qu'il me le regardais. « Tom ! s'écria-t-il. Tom, tu es revenu, enfin ! » Et il ouvrit grand les bras avec l'exubérance excessive de l'ivresse ; j'éclatai de rire et m'avançai pour accepter son étreinte mouillée.

« Ne va pas tremper le plancher de Jinna ! fis-je d'un ton de réprimande.

— T'as raison. Attends, je m'en occupe », répondit-il, et il ôta tant bien que mal son manteau imprégné de pluie. Il l'accrocha à une patère près de la porte, puis en fit autant de son bonnet de laine. Il tenta de retirer ses bottes debout et perdit l'équilibre ; il s'assit par terre, les enleva en ahanant, s'étira de tout son long pour les placer au pied de son manteau, et enfin se redressa sur son séant et

souriant aux anges. «Tom, j'ai rencontré une fille.

— Vraiment ? A ton haleine, j'aurais plutôt pensé à une bouteille.

— Ah oui, aussi, avoua-t-il sans vergogne. Mais on a dû boire à la santé du prince, tu comprends, et puis à celle de sa fiancée. Et à un mariage heureux, et de nombreux enfants, et enfin à un bonheur pareil pour nous. » Il me fit un grand sourire d'idiot. « Elle a dit qu'elle m'aimait. Mes yeux lui plaisent.

— Ah ! Eh bien, tant mieux. » Combien de fois dans sa vie avait-il vu des gens remarquer ses yeux vairons, l'un brun, l'autre bleu, et faire le signe de protection contre le mal ? Trouver une fille qui les jugeait séduisants devait lui mettre du baume à l'âme.

Je me rendis compte alors que l'heure était mal choisie pour lui imposer le poids de mon chagrin. Avec douceur mais fermeté, je déclarai : «Il faudrait peut-être que tu songes à te coucher, fiston. Ton maître ne t'attend-il pas demain matin ?»

Sa réaction n'aurait pas été différente si je l'avais giflé sans crier gare. Son sourire s'effaça soudain. «Ah ! Oui, oui, c'est vrai, il m'attend. Le père Gindast exige de ses apprentis qu'ils arrivent avant ses ouvriers, et de ses ouvriers qu'ils aient bien entamé le travail de la journée quand lui-même arrive. » Il se leva lentement. «Tom, cet apprentissage, ce n'est pas du tout ce que j'espérais. Je balaye, je transporte des planches, je retourne le bois en cours de séchage, j'affûte les outils, je les nettoie, je les graisse, et puis je passe à nouveau le balai. On me donne les pièces terminées à huiler pour la finition, mais depuis le début, jamais je ne me suis servi d'un ustensile. C'est tout le temps : «Observe comment on s'y prend, petit », «Répète ce que je viens de te dire », ou bien : «Ce n'est pas le bois que j'ai demandé. Remets-le à la réserve et rapporte-moi le cerisier à grain fin, et ne traîne pas. » Et on se moque de moi, Tom ; on me traite de paysan et de niais.

— Gindast rebaptise tous ses apprentis de cette façon, Heur. » La voix placide de Jinna était à la fois apaisante et réconfortante, mais l'intervention d'une tierce personne dans notre conversation me fit tout de même une curieuse impression. «C'est bien connu ; un de ses anciens apprentis a même conservé son surnom quand il a monté sa propre affaire, et il faut déboursier aujourd'hui une somme rondelette pour acheter une table de chez Simplet. » Jinna était retournée près de son fauteuil et avait repris son tricot, mais sans se rasseoir : le chat occupait sa place.

Je m'efforçai de dissimuler la consternation dans laquelle les paroles de Heur m'avaient jeté. Je m'attendais à l'entendre exprimer le plaisir que lui procurait son travail et sa reconnaissance envers moi pour le lui avoir obtenu ; je croyais que, au contraire du reste des éléments de ma vie, son apprentissage se déroulait sans heurt. « Ça, je t'avais prévenu qu'il faudrait faire des efforts, dis-je, hésitant.

— Et j'y étais prêt, Tom, vraiment ! Je veux bien couper du bois, l'apprêter et le ciseler toute la journée ! Mais je ne pensais pas m'ennuyer à mourir. Passer le balai, nettoyer les pièces, jouer les garçons de course... Pour ce que j'apprends, j'aurais aussi bien fait de rester à la maison. »

Peu de mots sont aussi acérés que ceux d'un adolescent irréfléchi. Le mépris

qu'il affichait si ouvertement pour notre ancienne existence me laissa pantois.

— Il leva vers moi un regard accusateur. « Et toi, où étais-tu ? Pourquoi es-tu demeuré absent si longtemps ? Tu ne te doutais pas que je risquais d'avoir besoin de toi ? » Il plissa soudain les yeux. « Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ? »

— Je les ai coupés. » Gêné, je passai la main dans ma tignasse, raccourcie en signe de deuil, et je me tus ; je n'osais pas en dire davantage ; Heur n'était encore qu'un enfant et il y avait des chances pour qu'il ne voie d'abord en tout cet événement que l'impact sur lui-même. Mais mon laconisme lui mit la puce à l'oreille.

Il me dévisagea. « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il d'une voix tendue.

J'inspirai longuement ; je ne pouvais plus reculer. « Œil-de-Nuit est mort », répondis-je tout bas.

— Mais... est-ce que c'est ma faute ? Il s'est enfui, Tom, mais je l'ai cherché partout, Tom, je te le jure ! Jinna peut te dire que...

— Non, ce n'est pas ta faute. Il est parti sur mes traces et il m'a rattrapé. J'étais auprès de lui quand il est mort. Tu n'y es pour rien, Heur ; il était vieux, c'est tout. Son heure était venue et il m'a quitté. » Malgré tous mes efforts, je prononçai ces paroles d'une voix étranglée, la gorge serrée.

Le soulagement que je lus sur les traits de l'adolescent me perça le cœur d'une deuxième flèche. Se sentir innocent était-il donc plus important pour lui que la disparition du loup ? Mais quand il déclara : « Je n'arrive pas à y croire ! », je compris soudain : c'était l'exacte vérité ; il lui faudrait un jour, voire plusieurs, pour se convaincre qu'il ne reverrait plus jamais le vieux loup. Œil-de-Nuit ne s'étalerait plus jamais près de lui sur la pierre d'âtre, ne lui fourrerait plus jamais le museau dans la main pour se faire gratter les oreilles, ne l'accompagnerait plus jamais à la chasse au lapin. Les larmes me montèrent aux yeux.

« Ça va aller, tu verras ; il faut un peu de temps, c'est tout, dis-je d'une voix rauque.

— Espérons-le, répondit-il dans un murmure.

— Va dormir. Il te reste une bonne heure de sommeil avant de te lever.

— Oui ; il vaut mieux que j'aie me coucher. » Il s'approcha de moi. « Tom, tu ne sais pas combien j'ai de la peine », dit-il, et il me serra maladroitement dans ses bras, effaçant une grande partie de la douleur qu'il m'avait infligée auparavant. Puis il me regarda dans les yeux, l'air grave. « Tu viendras demain soir ? Il faut que je te parle ; c'est très important.

— Je reviendrai, si ça ne dérange pas Jinna. » Et je lançai un coup d'œil à la jeune femme par-dessus l'épaule de Heur alors que je relâchais mon étreinte.

« Ça ne dérangera pas du tout Jinna, assura-t-elle, et j'espérai être le seul à percevoir la note plus que chaleureuse de sa réponse.

— C'est dit, je te verrai ce soir, quand tu seras à jeun. Et maintenant, au lit mon garçon. » Je lui ébouriffai les cheveux, il marmonna un vague « bonsoir », puis il se rendit dans sa chambre, et je me retrouvai seul avec Jinna. Une bûche s'échoua et rompit bruyamment dans le feu, puis on n'entendit plus que les crépitements de la flambée. « Eh bien, voilà ; je dois partir. Je vous remercie de m'avoir permis d'attendre Heur chez vous. »

Jinna reposa son tricot. « C'était avec plaisir, Tom. »

— ~~Ma cape était accrochée à une patère près de la porte. Je la pris et la passai~~ sur mes épaules ; Jinna s'affaira soudain à la nouer autour de mon cou, puis elle rabattit la capuche sur ma chevelure rase et sourit en tirant sur le tissu pour attirer mon visage vers le sien. « Bonne nuit », fit-elle dans un souffle, et elle leva le menton vers moi. Je posai les mains sur ses épaules et l'embrassai. J'en avais envie, mais en même temps je m'étonnais : où pouvait mener cet échange de baisers, sinon à des difficultés et des soucis ?

Perçut-elle ma réserve ? Comme je décollais mes lèvres des siennes, elle secoua légèrement la tête. « Vous vous rongez trop les sangs, Tom. » Elle prit ma main et déposa un baiser plein de chaleur au creux de ma paume. « Tout n'est pas aussi compliqué que vous l'imaginez, loin de là. »

Mal à l'aise, je réussis à répondre : « Si c'était vrai, je serais le premier à m'en réjouir.

— Voilà qui est élégamment dit. » L'apaisement que me procurèrent ces mots ne dura pas. « Mais ce ne sont pas de belles paroles qui vont empêcher Heur de s'en aller jeter à la côte ; il faut que vous repreniez ce garçon en main. Heur a besoin qu'on lui impose quelques limites, sans quoi Bourg-de-Castelcerf va vous le gâter. Ce n'est pas le premier jeune homme de la campagne qui tournerait mal en ville.

— Je connais mon garçon, je pense, répondis-je avec une certaine raideur.

— Le garçon, peut-être ; mais c'est pour le jeune homme que je crains. » Elle eut le front d'éclater de rire devant ma mine renfrognée, puis d'ajouter : « Faites plutôt les gros yeux à Heur. Bonne nuit, Tom. A demain.

— Bonne nuit, Jinna. »

Elle m'ouvrit la porte et resta dans l'encadrement à me regarder m'éloigner. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule à cette femme qui m'observait dans un rectangle de chaude lumière jaune ; le vent agitait ses boucles et les rabattait sur son visage rond. Elle me salua de la main et j'en fis autant avant qu'elle fermât la porte, après quoi, en soupirant, je m'emmitouflai plus étroitement dans ma cape. Le plus gros de la pluie était déjà tombé, et il ne subsistait plus de la tempête que des bourrasques tourbillonnantes qui paraissaient attendre d'être surprises pour surprendre le passant au coin des rues. Les ornements festifs de la ville avaient souffert : les violentes rafales de vent avaient éparpillé les guirlandes sur le pavé et déchiré les bannières. D'ordinaire, des torches brûlaient aux portes des tavernes pour guider les clients jusqu'à l'entrée, mais à l'heure qu'il était, elles avaient déjà fini de se consumer ou bien on les avait retirées, et la plupart des établissements avaient fermé pour la nuit. Les honnêtes gens dormaient depuis longtemps, et la majorité des malhonnêtes aussi, d'ailleurs. Je pressai le pas dans les rues obscures et froides, me fiant davantage à mon sens de l'orientation qu'à ma vue. Il ferait encore plus sombre une fois que j'aurais quitté la ville accroché à la falaise et entamé la montée sinueuse qui menait à travers bois au château de Castelcerf, mais je connaissais la route depuis l'enfance. Mon instinct me conduirait à bon port.

C'est en laissant derrière moi le dernier semis de maisons à la sortie de Bourg-de-Castelcerf que je me rendis compte qu'on me suivait ; il y avait plusieurs

hommes, et ils ne se trouvaient pas sur le même chemin que moi par hasard, car lorsque je ralentissais, ils en faisaient autant. Manifestement, ils ne tenaient pas à me rattraper avant que je ne me sois éloigné de la ville ; cela n'augurait rien de bon quant à leurs intentions. J'avais quitté la citadelle sans armes, trop habitué à ma vie de paysan ; le couteau que tout un chacun possède et qui sert un peu à tous les usages était bien accroché à ma ceinture, mais je n'avais rien de plus dissuasif. Mon épée habituelle, sans grâce et strictement utilitaire, avec son fourreau usé, se trouvait dans ma petite chambre, suspendue à un mur. Je songeai que j'avais probablement affaire à de simples tire-laine en quête d'une proie facile ; ils me croyaient sans doute ivre et inconscient de leur présence, et ils prendraient la fuite dès que je ferais mine de résister.

Mince réconfort : je n'avais nulle envie de me battre. J'étais las des bagarres et j'en avais assez de rester sans cesse sur mes gardes. Cependant, mes états d'âme ne devaient guère intéresser ceux qui me suivaient, aussi m'arrêtai-je au milieu de la route et me retournai-je ; je tirai mon couteau de sa gaine, me campai fermement sur mes jambes et attendis mes assaillants.

Je n'entendis d'abord que le souffle du vent dans les frondaisons murmurantes au-dessus du chemin, puis le fracas lointain des vagues qui se jetaient contre les falaises. Je tendis l'oreille dans l'espoir de capter des bruits de mouvement dans les buissons ou de pas sur la chaussée, mais en vain. L'impatience me saisit. « Allons, venez donc ! criai-je dans la nuit. Je n'ai rien qui vous intéresse, à part mon couteau, et ce n'est pas par la poignée que vous le prendrez ! Finissons-en ! »

Le silence se referma sur mon défi, et je me sentis soudain ridicule de crier ainsi dans le noir. A l'instant où j'en arrivais à me convaincre que mes poursuivants n'étaient nés que de mon imagination, je sentis un petit animal passer en courant sur mon pied, vif et souple comme un rat, une belette ou peut-être un écureuil ; en tout cas, ce n'était pas une créature sauvage car elle me mordit la jambe. Effrayé, je fis un bond en arrière, et, dans les buissons sur ma droite, je perçus un rire étouffé ; alors que je me tournais vers l'origine du son en scrutant les ténèbres du sous-bois, une voix s'éleva sur ma gauche, plus près de moi que le rire.

« Où est ton loup, Tom Blaireau ? »

Il y avait de la moquerie et de la provocation dans la question. J'entendis dans mon dos des griffes crisser sur des cailloux, comme celles d'un animal de la taille d'un chien, mais, quand je me retournai d'un bloc, la créature s'était déjà fondue dans l'obscurité. Je pivotai à nouveau au son d'un autre rire étouffé. Au moins trois hommes, me dis-je, et deux bêtes de Vif. Je m'efforçai de me concentrer sur la meilleure façon d'aborder le combat à venir sans réfléchir à ce qu'il cachait ; j'en étudierais plus tard les tenants et les aboutissants. Je pris deux profondes inspirations que je relâchai lentement en attendant l'assaut, et j'ouvris grand mes sens à la nuit, repoussant une brusque bouffée de nostalgie non seulement pour les perceptions aiguës d'Œil-de-Nuit mais aussi pour la sensation réconfortante de savoir le loup en train de surveiller mes arrières. Cette fois, je repérai piétinement léger du plus petit animal des deux qui s'approchait ; je lui décochai

un coup de pied plus violent que je ne le voulais, mais ma botte ne le toucha qu'obliquement, et il disparut à nouveau.

«Je vais le tuer !» criai-je à la nuit ramassée, prête à bondir, mais seul un éclat de rire railleur me répondit. Alors je m'abaissai à hurler d'un ton furieux «Que me voulez-vous ? Fichez-moi la paix ! »

Mes agresseurs laissèrent le vent emporter les échos de ma question et de ma supplique puériles, et le silence qui tomba ensuite fut comme l'ombre de ma solitude.

«Où est ton loup, Tom Blaireau ? fit une autre voix, celle d'une femme cette fois, avec la mélodie du rire réprimé. Est-ce qu'il te manque, renégat ? »

La peur qui jusque-là parcourait mes veines se transforma soudain en rage glaciale : j'allais tous les tuer et laisser leurs entrailles fumantes sur la route. Ma main crispée sur la poignée de mon couteau se desserra brusquement et tout mon corps se détendit, prêt au combat. En position, j'attendis l'attaque. Elle proviendrait de tous les côtés à la fois, les animaux au niveau du sol, les humains à ma hauteur et armés. Muni de mon seul couteau, il me faudrait rester sans bouger jusqu'à ce qu'ils soient assez près. Si je tentais de m'enfuir, ils m'assaileraient de dos, je le savais ; non, mieux valait les obliger à se rapprocher de moi. Alors je les tuerais ; je les tuerais tous.

Je n'ai aucune idée du temps que je passai ainsi planté au milieu de la route. Dans l'état où je me trouvais, paré à la bataille, le temps peut s'arrêter ou au contraire filer comme le vent. J'entendis une créature de l'aube chanter, un autre lui répondre, et je ne bougeai toujours pas. Quand le ciel nocturne commença de s'éclaircir, je respirai plus profondément et parcourus longuement les alentours du regard, scrutant les sous-bois, mais sans rien voir. Les seuls mouvements que je percevais étaient ceux de petits oiseaux qui voletaient haut dans les branches et la chute argentée des gouttes d'eau que leur passage faisait tomber des feuilles. Ceux qui m'avaient pris en chasse étaient partis, et l'animal qui m'avait mordu n'avait laissé aucune trace sur la route empierrée ; l'autre, plus grand, que j'avais senti dans mon dos avait marqué de son empreinte le bon terreux de la chaussée : un petit chien. Il n'y avait rien d'autre.

Je me retournai et repris le chemin du château de Castelcerf. Comme je marchais, je me mis à trembler, non de peur, mais sous l'effet de la tension qui m'abandonnait et de la colère qui prenait sa place.

Quel objectif poursuivaient-ils ? M'effrayer ; m'annoncer leur présence et me faire savoir qu'ils connaissaient ma nature et ma tanière. Eh bien, ils avaient obtenu le résultat désiré, et plus encore. Je fis un effort pour mettre de l'ordre dans mes idées, puis tentai d'estimer de façon froide et logique le danger qu'ils présentaient, et pas seulement pour moi. Étaient-ils au courant de ma relation avec Jinna ? M'avaient-ils suivi jusqu'à sa porte et, si oui, avaient-ils fait un rapprochement entre Heur et moi ?

Je maudis ma stupidité et mon imprudence : comment avais-je pu imaginer un instant que les Pie me laisseraient tranquille ? Ils savaient que sire Doré venait de Castelcerf et que son serviteur Tom Blaireau avait le Vif ; ils savaient que ledit Blaireau avait tranché le bras de Laudevin et arraché le prince-otage de leur

griffes. Ils étaient certainement assoiffés de vengeance, et il leur suffirait pour obtenir satisfaction d'afficher un de leurs lâches petits placards me dénonçant comme pratiquant du Vif, la magie des bêtes abhorrée, et je me retrouverais aussitôt pendu, démembré et incinéré. M'étais-je donc cru à l'abri de leur vindicte à Castelcerf ?

J'aurais dû prévoir que cela finirait par arriver : une fois replongé dans les affaires politiques et les intrigues de la cour, j'étais devenu vulnérable aux complots et aux machinations que suscite le pouvoir. Et puis je me l'avouai avec amertume : je l'avais bel et bien prévu, et c'est bien pourquoi j'étais resté quinze ans à l'écart de Castelcerf ; il avait fallu qu'Umbre m'implore de l'aider à récupérer le prince pour que j'accepte d'y revenir. Le froid de la réalité s'infiltra peu à peu en moi ; il ne s'ouvrait plus devant moi que deux voies possibles : soit j'coupais tous les ponts et je m'enfuyais comme je l'avais déjà fait, soit je me jetais complètement dans le tourbillon d'intrigues qu'était la cour des Loinvoyant. Si j'y restais, je devrais à nouveau penser en assassin, ne jamais oublier les risques et les menaces qui pèseraient sur moi ni l'impact qu'ils pourraient avoir sur mon entourage.

Puis je me fis violence et engageai mes réflexions sur une voie plus proche de la vérité : il ne suffirait pas que je pense de nouveau en assassin, il faudrait que j'en redevienne un, que je sois prêt à tuer quand je croiserais la route de gens qui en voudraient à la vie de mon prince ou à la mienne. Le lien était inévitable : ceux qui se gaussaient de Tom Blaireau et de la mort de son loup savaient aussi que le prince partageait leur magie des bêtes, objet du mépris général. C'était ainsi qu'ils tenaient Devoir, et par ce moyen ils chercheraient non seulement à mettre un terme aux persécutions des vifiers mais aussi à gagner du pouvoir. La sympathie que m'inspirait en partie leur cause n'arrangeait rien : dans ma propre existence, j'avais moi aussi souffert du Vif et de sa souillure, et je ne souhaitais personne de supporter un tel fardeau. Si ces gens n'avaient pas représenté une considérable menace pour mon prince, j'aurais peut-être rallié leur camp.

J'arrivai à grandes enjambées furieuses près des sentinelles postées à l'entrée de Castelcerf. Du corps de garde proche s'échappaient des voix d'hommes et des cliquetis de couverts qui indiquaient que des soldats se restauraient. Un des factionnaires, gamin d'une vingtaine d'années, faisait le cent pas devant la porte, du pain et du fromage dans une main, une chope de bière matinale dans l'autre ; il me jeta un coup d'œil puis, la bouche pleine, me fit signe de passer. Je m'arrêtai, brusquement saisi d'une colère qui m'envahit comme un poison.

«Tu sais qui je suis ?» fis-je avec sécheresse.

Il sursauta, puis m'examina plus attentivement. A l'évidence, il craignait d'avoir offensé un nobliau, mais la vue de ma tenue le rassura.

«Tu sers au château, non ?

— Qui est mon maître ?» demandai-je d'un ton cassant. C'était pure stupidité d'attirer ainsi l'attention sur moi, mais je n'avais pas pu retenir ma langue. D'autres personnes étaient-elles passées par ici avant moi au cours de la nuit ? S'en trouvaient-elles dans le château ? Une sentinelle négligente avait-elle laissé

entrer des gens qui en voulaient à la vie du prince ? Toutes ces possibilités n'étaient que trop réalistes.

« Mais... mais je n'en sais rien, moi, qui est ton maître ! » répondit le jeune homme en bafouillant. Il se redressa, mais il dut encore lever les yeux pour me jeter un regard noir. « Comment veux-tu que je le sache ? Et qu'est-ce que j'en ai à fiche ? »

— Tu en as à fiche, petit crétin, que tu gardes l'entrée principale du château de Castelcerf ! La vie de ta reine et de ton prince dépend de ta vigilance, et ils comptent sur toi pour barrer la route à leurs ennemis. C'est bien pour ça que tu es ici, non ?

— Je... euh... » Il secoua la tête, furieux de ne pouvoir répondre, puis il se tourna tout à coup vers la porte du corps de garde. « Kespín ! Tu peux venir ? »

Le nommé Kespín était plus grand et plus âgé que son collègue. Il avait la démarche d'un bretteur et son regard était perçant au-dessus de sa barbe poivrée et sel ; il estima la menace potentielle que je représentais et la jugea négligeable. « Eh ben, que se passe-t-il ? » nous demanda-t-il, au jeune homme et à moi. Sa question ne cachait pas une mise en garde, mais l'assurance qu'il était capable d'infliger à chacun de nous le sort qu'il méritait.

La sentinelle me désigna de sa chope. « Il est en rogne parce que je ne sais pas qui est son maître ! »

— Je suis le serviteur de sire Doré, expliquai-je, et je m'inquiète parce que les sentinelles ont l'air de se contenter de regarder les gens aller et venir ; je n'arrête pas de sortir de ce château et d'y rentrer depuis une quinzaine de jours, et pas une fois on ne m'a interpellé. Ça ne me paraît pas normal. Quand je suis passé ici il y a vingt ans, les sentinelles en faction prenaient leur tâche au sérieux ; il fut un temps où... »

Kespín me coupa la parole. « Il fut un temps où c'était nécessaire, ou pendant la guerre des Pirates rouges, mais nous sommes en paix maintenant l'homme ; et puis le château et la ville grouillent d'Outrîliens et de nobles venus des autres duchés à l'occasion des fiançailles du prince. Nous ne pouvons pas tous les connaître. »

J'avalai ma salive, regrettant d'avoir entamé cette discussion, mais résolu à mener jusqu'au bout. « Une seule erreur suffirait à mettre la vie de notre prince en danger.

— Ou à insulter un dignitaire d'Outre-mer. Je tiens mes ordres de la reine Kettricken, et elle veut que nous nous montrions accueillants et hospitaliers, pas soupçonneux ni désagréables. Mais je suis prêt à faire une exception pour vous. Le sourire qui accompagna ces derniers mots en atténua un peu la hargne ; cependant, à l'évidence, il n'appréciait pas que je doute de son discernement.

J'inclinai la tête ; je m'y étais pris complètement de travers. J'allais devoir étudier la question avec Umbre afin de voir s'il ne pouvait pas exiger un peu plus de vigilance de la part des gardes. « Je comprends, fis-je, conciliant. Je m'étonnais, c'est tout.

— Eh bien, la prochaine fois que vous sortirez par ici sur votre grande jument noire, souvenez-vous qu'il ne faut pas toujours en dire beaucoup pour en savoir

long. Et, maintenant que vous avez éveillé ma curiosité, comment vous appelez-vous ?

— Tom Blaireau, serviteur de sire Doré.

— Ah ! Son serviteur. » Il eut un sourire entendu. « Et son garde du corps, c'est ça ? Oui, je suis au courant, et ce n'est pas tout ce qu'on m'a raconté sur lui. Je n'imaginai pas qu'il aurait choisi un type comme vous pour s'occuper de ses affaires personnelles. » Et il me lança un regard étrange, comme s'il attendait une certaine réponse de ma part, mais je me tus, ignorant ce qu'il sous-entendait exactement. Il finit par hausser les épaules. « Enfin, c'est bien d'un étranger de croire qu'il a besoin d'un garde du corps alors qu'il habite au château de Castelcerf ! Allons, passez votre chemin, Blaireau ; nous vous connaissons maintenant. J'espère que ça vous aidera à mieux dormir la nuit. »

Et ils me laissèrent entrer. Je m'éloignai d'eux avec un sentiment de ridicule et d'insatisfaction. Il fallait que je parle à Kettricken afin de la convaincre que les Pie représentaient toujours une menace bien réelle pour Devoir ; cependant, il avait peu de chances que la reine eût un seul instant à m'accorder au cours de ces jours à venir. La cérémonie de fiançailles devait avoir lieu le soir même, et elle ne pensait sans doute qu'aux négociations qu'elle allait mener avec les Outrîliens.

La plus grande agitation régnait dans les cuisines. Des servantes et des pages s'affairaient à préparer des cohortes de tisanières et des armées de soupicières remplies de gruau, et les arômes qui flottaient dans l'air réveillèrent mon appétit. J'entrepris de préparer un plateau pour le petit déjeuner de sire Doré ; j'entassai sur une grande assiette du jambon fumé, des petits pains tout juste sortis du four, un pot de beurre et un autre de confiture de fraises. J'avisai un panier de poires fraîchement cueillies dans le verger du château parmi lesquelles je choisis quelques-unes des plus fermes. Comme j'allais sortir, une jardinière m'interpella, encombrée d'une brassée de fleurs. « Vous êtes le domestique du seigneur Doré ? » demanda-t-elle, et j'acquiesçai de la tête ; elle me fit alors signe de m'arrêter pour déposer sur mon plateau un grand bouquet auquel elle en ajouta un autre, plus petit, de fleurs blanches en bouton et l'odeur suave. « Pour sa seigneurie », me dit-elle de façon superflue, et elle s'esquiva en hâte.

Je gravis l'escalier qui menait aux appartements de sire Doré, frappai à l'huis puis entrai. La porte de sa chambre était close mais, avant que j'eusse achevé de préparer la table, il apparut vêtu de pied en cap. Un ruban de soie bleue retenait sur sa nuque ses cheveux aux reflets d'or, tirés en arrière ; sur son bras était jetée une veste bleue, et il portait une chemise de soie blanche à jabot de dentelle ainsi que des chausses d'un bleu un peu plus sombre que sa veste. Le contraste avec sa chevelure dorée et ses yeux couleur ambre donnait un effet de ciel d'été. Il me fit un sourire chaleureux. « Vous avez enfin compris que vos devoirs exigent de vous voir tôt levé, je le constate avec plaisir, Blaireau. Il ne reste plus qu'à souhaiter que vos goûts vestimentaires s'éveillent à leur tour. »

Je m'inclinai gravement devant lui et tirai sa chaise, puis m'adressai à lui mi-voix, sans formalisme, comme un ami et non comme un domestique. « La vérité, c'est que je ne me suis pas couché. Heur n'est rentré qu'aux premières heures d'

jour, et, en remontant au château, j'ai rencontré quelques Pie qui m'ont encore retardé davantage. »

Son sourire s'effaça. Au lieu de l'accouder de sa chaise, il serra mon poignet dans sa main fraîche. « Es-tu blessé ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Non », répondis-je en lui faisant signe de s'asseoir. Il obéit à contrecœur. Je m'approchai de la table et retirai les couvercles des plats. « Ce n'était pas leur but. Ils voulaient seulement m'avertir qu'ils savaient comment je m'appelle, où j'habite et que j'ai le Vif. Et que mon loup est mort. »

Je peinaï à prononcer ces derniers mots, comme si cette vérité n'était pas supportable que si je la taisais. Je m'éclaircis la gorge, puis saisis vivement les grandes fleurs coupées. « Je vais les placer sur ta table de chevet, marmonnai-je, en lui tendant le petit bouquet.

— Merci », répondit-il d'une voix aussi étrange que la mienne.

Je trouvai un vase dans sa chambre. A l'évidence, même la jardinière connaissait mieux que moi les goûts raffinés de mon maître. Je remplis le récipient avec l'eau du broc de toilette, y insérai les fleurs et déposai le tout sur une petite table près du lit. Quand je ressortis, sire Doré avait enfilé sa veste bleue et fixé le bouquet blanc sur le devant.

« Il faut que je voie Umbre le plus vite possible, dis-je en versant la tisane dans ma tasse, mais, en tant que serviteur, je ne peux pas aller tambouriner à sa porte. »

Sire Doré leva sa tasse et but une gorgée d'infusion. « Les passages secrets ne te donnent pas accès à ses appartements ? »

Je lui jetai un bref coup d'œil. « Tu connais ce vieux renard : ses secrets n'appartiennent qu'à lui, et il ne courra jamais le risque qu'on le surprenne avec la garde baissée. Il a sûrement des galeries qui débouchent sur les couloirs du château, mais il ne me les a pas montrées. A-t-il veillé tard hier soir ? »

Sire Doré fit une petite grimace. « Il était encore en train de danser quand j'ai décidé d'aller me coucher. Pour un vieillard, il dispose d'étonnantes réserves d'énergie quand il s'agit de s'amuser. Mais je vais envoyer un page lui porter un message d'invitation à une promenade à cheval cet après-midi. Sera-ce assez tôt ? » Il avait perçu mon inquiétude mais gardait ses questions pour lui, et je lui en étais reconnaissant.

« Ça ira, répondis-je. De toute manière, il n'aura sans doute pas l'esprit très clair avant cela. » Je secouai la tête comme si j'espérais ainsi apaiser mes pensées en ébullition. « C'est si soudain, toutes ces idées qu'il faut reconsidérer, tous ces détails dont je dois me préoccuper. Si ces Pie sont au courant que j'ai le Vif, ils en savent sûrement autant sur le prince.

— Les as-tu reconnus ? Faisaient-ils partie de la bande de Laudevin ?

— La nuit était sombre, et ils se sont bien gardés de s'approcher. J'ai entendu une voix d'homme et une autre de femme, mais je suis certain qu'il y avait au moins un troisième larron. L'un d'eux était lié à un chien, un autre à un petit animal rapide, comme un rat, une belette ou un écureuil. » Je repris mon souffle. « Je veux que les gardes des entrées du château se tiennent sur le qui-vive ; il faut aussi quelqu'un qui escorte le prince partout et ne le quitte pas d'une semelle. » « un précepteur du genre musclé », comme l'a dit Umbre lui-même autrefois.

faut également que je prenne avec lui des dispositions afin de pouvoir le contacter si j'ai un besoin urgent de son aide ou de ses conseils. Des patrouilles quotidiennes doivent aussi parcourir le château pour tuer les rats, surtout dans les appartements du prince. »

Le seigneur Doré s'apprêta à poser une question, puis il se ravisa et déclara : « Je dois malheureusement te charger d'un souci supplémentaire : le prince Devoir m'a fait passer un billet hier soir où il demandait à savoir quand tu comptais commencer à lui enseigner l'Art.

— Il a écrit ça en toutes lettres ? »

Epouvanté, je vis sire Doré acquiescer de la tête à contrecœur. J'avais parfaitement conscience que Devoir se raccrochait à moi : liés par l'Art comme nous l'étions, je ne pouvais pas l'ignorer ; j'avais dressé mes murailles mentales pour l'empêcher de capter mes pensées personnelles, mais lui-même était loin de parvenir aussi efficacement, et, à plusieurs reprises, j'avais senti ses efforts inopérants pour me contacter ; je les avais négligés en me promettant qu'il viendrait un moment plus propice pour y répondre. D'évidence, mon prince ne partageait pas ma patience. « Il faut que ce garçon apprenne la prudence. Il ne faut jamais laisser de traces écrites de ce genre de sujets, et ces... »

Ma langue se pétrifia tout à coup et je dus blêmir, car le seigneur Doré se leva brusquement et m'offrit sa chaise, redevenu mon ami le fou. « Ça va, Fitz ? Tu sens une crise venir ? »

Je m'effondrai sur le siège. La tête me tournait alors que je prenais toute la mesure de ma folie, et c'était à peine si je parvenais à trouver le souffle pour avouer ma stupidité. « Fou ! Tous mes manuscrits, tous mes parchemins ! J'ai répondu si précipitamment à l'appel d'Umbre que je les ai laissés chez moi ! J'aurais dit à Heur de verrouiller la maison avant de me suivre à Castelcerf, mais il ne les a sûrement pas cachés ; il s'est sans doute contenté de fermer la porte de mon bureau. Si les Pie sont assez malins pour faire le rapprochement entre lui et moi... »

Je laissai ma phrase en suspens. Il n'était pas nécessaire de l'achever : le fou ouvrait des yeux démesurés. Il avait lu tout ce que, sans réfléchir, j'avais couché sur le papier ; non seulement j'y révélais ma véritable identité, mais aussi de nombreux secrets des Loinvoyant qu'il aurait mieux valu laisser dans l'oubli. J'exposais aussi mes propres points faibles dans ces maudits manuscrits : Mollon, mon amour perdu, Ortie, ma fille naturelle... Sinistre imbécile ! Comment avais-je pu mettre tout cela par écrit ? Pourquoi m'étais-je laissé aller au réconfort illusoire que m'apportait le fait de confier au vélin des informations aussi dangereuses ? Un secret n'est en sécurité que s'il reste enfermé à double tour dans l'esprit d'une seule personne. Tous ces textes auraient dû finir au feu depuis bien longtemps.

« Je t'en prie, fou, parle à Umbre à ma place ! Il faut que je retourne là-bas tout de suite, aujourd'hui même ! »

Il posa une main circonspecte sur mon épaule. « Fitz, si ces manuscrits ont déjà disparu, il est trop tard, et, si l'on voit Tom Blaireau partir en trombe, tu ne feras que susciter des interrogations et inviter à te suivre ; tu risques alors d'

- [*Sketches from a Hunter's Album: The Complete Edition online*](#)
- [Peace is Every Breath: A Practice for Our Busy Lives pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [click Truths, Half Truths and Little White Lies](#)
- [download online The Laughing Jesus: Religious Lies and Gnostic Wisdom pdf](#)

- <http://anvilpr.com/library/Sketches-from-a-Hunter-s-Album--The-Complete-Edition.pdf>
- <http://wind-in-herleshausen.de/?freebooks/Peace-is-Every-Breath--A-Practice-for-Our-Busy-Lives.pdf>
- <http://bestarthritiscare.com/library/The-Candy-Shop-War--Candy-Shop-War--Book-1-.pdf>
- <http://patrickvincitore.com/?ebooks/Lior-and-the-Sea--Tales-of-the-Middle-Kingdoms-.pdf>